

Mon père est entré dans la catégorie des gens simples ou modestes ou braves gens. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études. Sauf le latin, parce qu'il avait servi la messe (1), elles lui étaient incompréhensibles et il refusait de faire mine (2) de s'y intéresser, à la différence de ma mère. Il se fâchait quand je me plaignais du travail ou critiquais les cours. Le mot "prof" lui déplaisait, ou "dirlo" (3), même "bouquin" (4). Et toujours la peur ou PEUT-ETRE LE DESIR que je n'y arrive pas.

Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur. La lumière sous la porte de ma chambre le soir lui faisait dire que je m'usais la santé. Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et ne pas prendre un ouvrier (5). Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge (6). Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse.

Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l'usine ou servaient derrière le comptoir (7) de leurs parents. Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour un crâneur (8). Comme une excuse : "On ne l'a jamais poussée, elle avait ça dans elle." Il disait que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains.

Les études n'avaient pas pour lui de rapport avec la vie ordinaire. Il lavait la salade dans une seule eau, aussi restait-il souvent des limaces. Il a été scandalisé quand, forte des principes de désinfection reçus en troisième, j'ai proposé qu'on la lave dans plusieurs eaux. Une autre fois, sa stupéfaction (9) a été sans bornes, de me voir parler anglais avec un auto-stoppeur qu'un client avait pris dans son camion. Que j'aie appris une langue étrangère en classe, sans aller dans le pays, le laissait incrédule (10).

La place, Annie Ernaux, Gallimard, 1983

1. VOCABULAIRE

Retrouve le sens des mots soulignés du texte.

- | | |
|---|--|
| 1. aider le prêtre pendant la messe | ___ . un directeur |
| ___ . qui n'arrive pas à croire quelque chose | ___ . se marier avec quelqu'un |
| ___ . faire semblant | ___ . une personne fière, orgueilleuse |
| ___ . un livre | ___ . les plus belles années de la vie |
| ___ . une table devant un vendeur | ___ . une surprise très importante |

Les mots soulignés de l'expression "gens simples ou modestes ou braves gens" ont un double sens : recherche lequel.

2. COMPREHENSION ECRITE

Dans le texte, retrouve les passages qui montrent que :

- Le père ne comprend pas les études de la fille...
- ... mais il respecte les études et les gens qui en ont faites.
- Il s'inquiète pour sa fille.

L'auteur pense que son père avait "peut-être le désir" qu'elle ne réussisse pas. Es-tu d'accord avec ces raisons ?

- Il est envieux car il n'a pas pu faire d'études.
- Il a honte d'être moins intelligent que sa fille.

Pour quelles autres raisons le père pourrait-il vouloir que sa fille ne réussisse pas ses études ?

A quelle époque se déroulent les événements de l'extrait ?

Est-ce qu'il existe encore des situations comme celle-ci ?

Une activité de Litté-FLE, www.litfefle.wordpress.com